

En 1879, lorsque le dernier roi indigène Sho-Taï qui résidait à Cheou-Li - (Tsiouri en japonais), nom qui signifie capitale, et appelée aussi Vang-Tching (ville royale) en son château de *Shuri* - fut ramené captif à Tokyo, le gouvernement japonais réorganisa l'archipel des Ryūkyū en Préfecture (Ken) sous le nom de Okinawa.

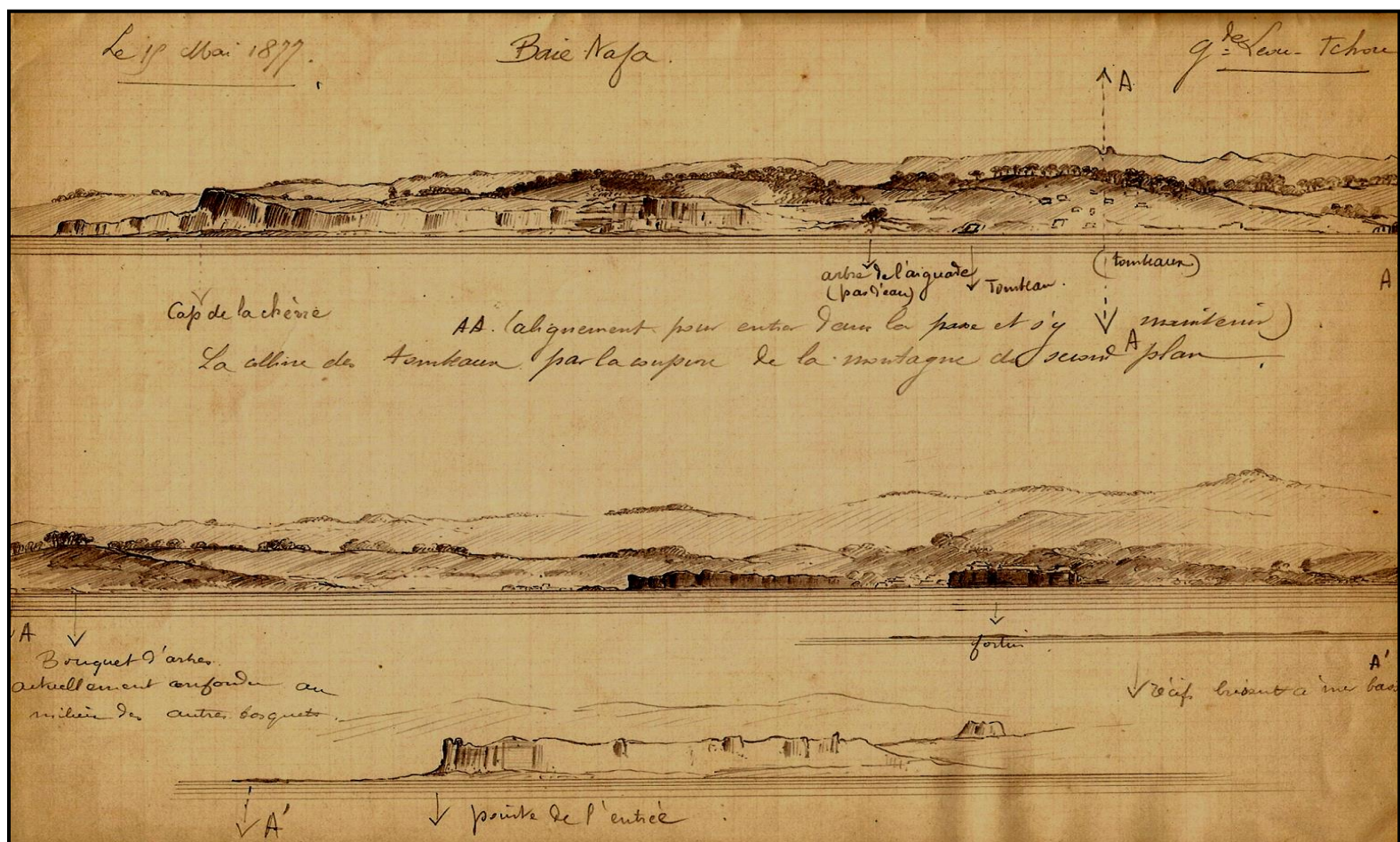
Après Jean François de Galaup, comte de La Pérouse (1741-1788), le savant Julius Klaproth (1783-1835) dressa la carte complète des Ryūkyū au début du 19^{ème} Siècle et rédigea un volume intitulé : *Description des îles Lieou-Khieou* , un condensé d'extraits d'ouvrages japonais et chinois.

Le premier français à pénétrer sur le territoire des Ryūkyū, en 1637, fut le vénérable Guillaume Courtet, Père Dominicain et évangéliste alors qu'une répression sanglante sévissait pour les chrétiens. Il fut arrêté peu de temps après son arrivée dans l'archipel. Soumis au supplice de la torture, il mourut martyrisé la même année, à Nagasaki.

La France s'intéressa aux îles Ryūkyū pour sa position stratégique et souhaita y faire des échanges et des implantations commerciales. Aussi, elle signa une convention en novembre 1855 avec le petit royaume qu'elle considérait, par erreur, comme indépendant, puis se désintéressa de ces îles à la fin du 19^{ème} Siècle au profit de relations plus privilégiées et directes avec l'empire du Soleil levant aboutissant à la signature, en octobre 1858, à Edo (Tokyo) d'un premier traité bilatéral franco-japonais.

Le capitaine de vaisseau Henri Rieunier (1833-1918), qui avait déjà longuement séjourné en Russie et en Asie notamment en Chine et en Annam, prit le commandement du croiseur de 2^{ème} classe le *Laclocheterie* à Cherbourg avec un équipage au complet pour une circumnavigation de trente deux mois dans l'Extrême-Orient afin de remplir la noble tâche d'une mission diplomatique au nom de la France en Chine, Japon et Russie. Le croiseur quitta donc son port d'attache le 11 septembre 1875, à la voile et à la vapeur. Le *Laclocheterie* accosta en mai 1877 – au retour du Japon, de la Chine et de la Russie et des contrées lointaines du golfe de la Manche de Tartarie, le point géographique le plus éloigné de son périple et premier bâtiment de la Marine française à s'y introduire depuis les équipages de La Pérouse – au royaume des Ryūkyū, à Nasa (Naha) sur l'île d'Okinawa (100.000 âmes) ou Grande Lieou-Khieou. Le capitaine du bâtiment de l'État nous fait, en consultant les carnets inédits de sa correspondance, comme dans un livre d'histoire, une description particulièrement intéressante et fort détaillée d'une aventure humaine maritime hors du commun avec des noms et les mots utilisés à l'époque, transcription littérale du texte, comme suit :

Récit historique de la visite, en Mai 1877, de Henri Rieunier Capitaine du croiseur de 2^{ème} classe Le *Laclocheterie* dans la grande île du royaume Tropical des Ryūkyū (Okinawa)



Henri Rjeunier, commandant du *Le Laclocheterie* avait confié à l'aspirant de 1^{ère} classe Alfred Le Fournier le soin de réaliser des croquis et des relevés précis de toutes les côtes pendant la campagne 1875/1878. En haut, le 15 mai 1877 : Grande Lou-Tcheou - Baie de Naha -. Récit historique du Commandant Henri Rjeunier :

« Nous arrivions en rade de Nasa (Naha) le dimanche, 13 mai 1877, à 6h1/2 du soir. A peine au mouillage, deux bateaux du pays chargés de 12 à 15 indigènes, parmi lesquels 4 ou 5 paraissaient être des chefs, ont accosté le bord. Ceux-ci se sont aussitôt enquis du but de notre visite, de sa durée probable, et de nos besoins d'eau ou de bois. L'arrivée d'un troisième bateau portant pavillon japonais et un personnage habillé à l'européenne, assis sur une chaise, a fait disparaître comme par enchantement tous les indigènes qui sont allés à terre.

Ce fonctionnaire civil revêtu du titre de Naï-Musho, nous a dit résider à Napa-Kiang, et être la 1^{ère} autorité japonaise en l'absence de son supérieur, le Yaku-Sho, ou commissaire impérial. Cet officier en ce moment en congé à l'île Nippon (Japon), réside auprès de l'Ô-Sama (roi Sho-Taï), souverain du groupe Lieou-Tcheou et du Meïaco-Sima, à Tshouï-ri, la capitale.

Le Naï-Musho nous a fait les mêmes questions que les indigènes qui l'avaient précédé, avec beaucoup d'autres détails très minutieux. Je m'y suis prêté avec la meilleure bonne grâce, non sans penser que cela se bornerait à ce simple interrogatoire, et que nous pourrions en toute liberté visiter le pays. On voyait que notre venue préoccupait l'esprit de ce personnage : mais il a été bientôt mis à l'aise par les conversations que nous avons avec

lui. Il a du voir par les nouvelles que nous lui donnions de l'île de Kiusiu (de nos jours : Kyushu) et de la rébellion, que nous ne venions pas pour lui causer des embarras. Il était sans nouvelle officielle de l'insurrection depuis son commencement. Cependant les indigènes revenus à la nuit, aussitôt après son départ, connaissaient l'arrivée des troupes impériales à Kagosima.

Deux de ces naturels parlaient un très mauvais anglais, appris avec le capitaine d'un bâtiment marchand de cette nation qui fit naufrage, il y a quelques années, dans ce voisinage, et dont le séjour dura 12 à 15 mois. Ils nous demandèrent force renseignements sur Kiusiu (Kyushu) et sur Saïgo – Ex-maréchal Takamori Saïgo, général en chef (des rebelles) de la dernière insurrection du Japon - et ils paraissaient consternés des nouvelles assez mauvaises que nous leur donnions. On voyait qu'ils sympathisaient de tout cœur avec les rebelles. C'était d'autant plus certain que nous vîmes ces mêmes naturels au palais du roi, le surlendemain ; ils lui servaient d'interprète, et je ne doute pas qu'ils n'eussent été envoyés aux nouvelles ; car du palais on domine la mer et on avait dû nous voir arriver longtemps à l'avance.

Tous les renseignements que j'ai pu avoir, je les ai obtenus par l'intermédiaire de Monsieur l'Enseigne de Vaisseau Revertégat, qui à tous ses mérites, joint de parler assez bien le Japonais.

Le lendemain, 14, je rendais à l'heure convenue, au Naï-Musho, la visite qu'il m'avait faite accompagné du chef de la police japonaise. Trois officiers m'avaient accompagné. Le chef de la police et 4 policemen étaient venus au débarcadère au devant de notre canot. La foule était nombreuse sur notre passage et composée presque entièrement d'hommes. Nous longions le port dans lequel se trouvaient 4 jonques japonaises de moyenne grandeur, et 15 à 16 jonques du pays de formes chinoises.

Ces jonques font communiquer le petit royaume avec le port de Kagosima, le seul qui paraisse régulièrement fréquenté.

Nous trouvâmes le Naï-Musho sur le seuil de la porte extérieure de la cour de son logement, où il nous attendait. Il nous reçut très amicalement avec son second, et nous offrit une légère collation. Nous parlâmes plus d'une heure et nous obtînmes de lui des réponses très satisfaisantes à nos demandes de renseignements. Comme nous l'avait déjà dit les naturels la veille, le roi (Sho-Taï) était malade et ne pourrait nous recevoir. Toutefois nous convînmes d'une visite à la capitale pour le lendemain, 15 ; le Naï-Musho nous faisait l'honneur de nous accompagner.

En ce moment et jusqu'à l'année prochaine, l'île d'Okinawa et ses dépendances sont encore gouvernées et administrées par l'Ô-Sama (roi Sho-Taï), et pour son compte. C'est lui qui perçoit les impôts et les emploie pour les besoins du royaume. Il ne paye qu'un léger tribut au Japon, qui s'est substitué à la principauté de Satsuma. Cette situation est analogue à celle dans laquelle se sont trouvés les daïmios du Japon, avant la création des préfectures japonaises. Okinawa et les autres îles forment un Han, et l'an prochain elles seront régies pour le compte du gouvernement japonais et formeront deux Ken ou arrondissements. Le roi et ses principaux officiers toucheront une pension annuelle comme les daïmios et leurs samourais ; et par l'expérience du Japon, ils savent combien cela durera. Cette situation paraîtra indifférente au peuple tant que les impôts n'y seront pas augmentés. Mais il n'en est pas de même pour les 2000 familles des samourais, qui forment la noblesse de l'île. Ils ne voient pas arriver sans anxiété ce moment. Il est si doux de vivre à rien faire, avec une pension en nature de son souverain, et de participer de plus ou moins près aux satisfactions de variété qui donnent les charges à la cour d'un souverain quelconque. Aussi ; comprend-t-on que dans ces familles on verrait avec plaisir le maréchal Takamori Saïgo et les princes de Satsuma réussir dans leur rébellion à kiusiu (Kyushu). Ils représentent l'ancien état féodal.

On m'a paru beaucoup vivre d'illusions dans ce beau pays d'Okinawa ; et les regards de tous ces samouraïs exprimaient clairement le travail qui se passe dans leur esprit. D'un désœuvrement complet, ils ont l'air d'âmes en peine, et d'attendre quelques événements en leur faveur. Ce que nous avons appris à Fou-tcheou, en Chine, me l'a confirmé.

Je ne les appellerai pas vaillants, ces samouraïs : car depuis 300 ans, lors de la conquête, le port de tout arme, sabre ou autres, leur a été enlevé par l'autorité de Satsuma. Ils s'en sont accommodés en recevant la permission de porter l'éventail à la ceinture, là même où était placé le terrible glaive.

Un samouraï auquel je demandais où était son sabre, a souri mélancoliquement en me montrant son éventail qu'il ouvrait et fermait.

Cette population est bien douce et paraît tout à fait inoffensive. Elle ignore complètement l'usage des armes à feu et je doute qu'elle cause n'importe quel embarras à la domination japonaise. Les habitants, de l'intérieur de ces îles, sont entièrement japonais et ils parlent la vieille langue du nippon, encore très compréhensible pour toute personne japonaise. Le peuple est très poli, et les marques de civilité se font et se rendent à chaque instant dans les rues, sur les routes. La déférence est encore très grande vis-à-vis des personnes d'un rang plus ou moins élevé. Cependant les usages japonais sont modifiés en bien, et l'exagération des salutations est fortement atténuée ici. On peut dire que le salut des gens de Lieou-tcheou entre eux est noble et gracieux, fait sans servilité, et témoigne très bien le respect ou ne signifie qu'un échange banal de politesse entre égaux.

J'avais remarqué qu'une certaine classe de la population, partout où nous allions, s'approchait seule de nous. Une police indigène faite sans la moindre ostentation, surgissait partout où nous nous trouvions, et tenait à distance le reste du peuple dont nous aurions été vite entourés, en employant quelquefois sans pitié une trique de bambou. C'étaient des nobles, des gens de la race des samouraïs, à l'extérieur japonais, presque tous d'une taille élancée, bien proportionnés, et ayant une tournure et des manières naturellement élégantes. Ils portent une robe tenue à la taille par une ceinture, et qui ne diffère du vêtement japonais que par la forme des manches qui est chinoise. L'étoffe en est transparente et généralement de couleur bleue plus ou moins claire. Le reste du peuple est habillé d'une étoffe d'un jaune pâle et roussâtre faite avec les fibres d'une espèce particulière de bananier. Cette couleur est disgracieuse et prête peu à la propreté.

La figure de ces naturels m'a paru plus régulière que celle des japonais ; elle est franchement ovale, et le front est rond et bien fait. Les sourcils sont bien plantés ; les yeux généralement noirs et bien bridés. La peau est un peu plus brune que celle des japonais. Une moustache et la barbe portée en pointe au menton, comme nos militaires, allongent encore leur figure. Les vieillards portent tous la barbe et paraissent fiers de sa couleur blanche. Comme en Chine on ne laisse pousser la barbe qu'entre 30 et 40 ans. La chevelure est portée à la japonaise, sans toutefois que la tête soit rasée au-dessus du front, ce qui donne aux habitants de l'empire du soleil levant une physionomie si bizarre et si étrange. Tous les hommes, riches ou pauvres, portent dans leurs cheveux deux épingles en cuivre. L'une d'elles sert d'ornement, à la forme d'une étoile, et se place dans le centre de la queue formée au sommet de la tête par les cheveux. Dans une réunion un peu nombreuse de ces habitants, qu'on les voie debout ou accroupis dans leur posture favorite, ces étoiles brillantes qui tangent le sommet de toutes les têtes produit le plus singulier effet.

Les femmes ne constituent pas dans cette île, ce que l'on appelle généralement la plus belle moitié du genre humain. Aussi toutes les institutions où on recherche des beautés, n'existent pas à Okinawa. Les femmes du bas peuple paraissent seules dehors. Leur principale occupation à Naha est de passer 12 heures au marché pour n'y vendre que des bagatelles. Elles remplissent consciencieusement l'office de porte faix, de bêtes de somme

même malgré l'emploi d'un assez grand nombre de petits chevaux de très petite taille, pour les transports. Elles tissent et teignent à la fois des étoffes communes. Leur vêtement se compose d'une ou deux robes superposées, la plupart du temps sans ceintures. En voyant ces femmes vêtues ainsi, on se croirait dans un pays primitif, tellement la toilette paraît chose négligée chez elles. La couleur jaunâtre ou bleue très foncée de leurs vêtements ne contribue pas à relever cette impression, d'autant mieux que leur manière bizarre de porter les cheveux attachés enroulés en pyramide au-dessus du front ou un peu de côté, ne la modifie pas. La population féminine y est plus décente et plus craintive qu'au Japon. Elle fuyait à notre approche, ou se cachait derrière les murs de pierre dont sont entourés toutes les maisons, pour nous regarder curieusement d'un œil, à notre passage. Le type des femmes du peuple paraît différer de celui des hommes. Leur taille est plus petite ; leur figure est plus ronde qu'ovale, et leur teint plus ou moins foncé paraît tenir le milieu entre celui des japonais et des tagals de Manille, sans coloration des chairs. Les yeux ne sont pas tous noirs, et quoique bridés ne paraissent pas aussi obliques que ceux des chinois ou des japonais. N'ayant aperçu aucune femme de chef, je ne puis dire si elles appartiennent à un type différent. Ces femmes, paraît-il, ne sortent jamais de chez elles ; coutume qui diffère essentiellement de celles du Japon, et est certainement un des vestiges de l'occupation chinoise, il y a plusieurs siècles.

La polygamie paraît admise, mais les populations étant si pauvres, cet usage doit être limité. L'Ô-Sama ou souverain de l'île (roi Sho-Tai) serait, au dire du Nai-Musho, assez bien pourvu ; car il a un harem de 30 femmes. Dans la classe élevée la jalousie doit exister ; les fonctionnaires japonais nous disaient que depuis leur arrivée, c'est-à-dire depuis plus d'un an, ils n'avaient encore pu voir aucune des femmes du roi. Il est vrai que ces Japonais qui représentent ici l'oppression, la spoliation, sont assez mal vus de la population aisée.

L'île d'Okinawa ou grande Lieou-Tcheou renferme 100 000 âmes, et en y comprenant les petites îles et les Meïa-co-sima, le royaume a une population de 150 000 habitants. L'Ô-Sama est un souverain, héréditaire, qui administre ses états à l'aide d'un conseil de 3 ministres ou hauts fonctionnaires appelés Mono-Busho, élus chacun pour 5 ans. Depuis la conquête faite par le prince de Satsuma, l'Ô-Sama (roi Sho-Tai) payait à titre de vassal un tribut annuel de peu d'importance. Dans un but politique dont la tradition subsiste encore aujourd'hui, les Lieou-Tcheou ont continué à payer un tribut à la Chine qui n'a jamais reconnu la conquête du prince de Satsuma. Car à Fou-Tcheou, afin de maintenir son droit, le vice-roi du Fo-Kein retenait comme otages les membres de la nombreuse députation de Lieou-Tcheou qui apportait le tribut à la Chine, jusqu'à l'arrivée de la députation de l'année suivante, et ainsi de suite. Nous avons vu à Fou-Tcheou quelques habitants d'Okinawa retenus en Chine dans ces conditions. Mais comme cette année l'autorité japonaise de cette île a reçu l'ordre de ne pas laisser payer le tribut à la Chine ; il est probable que le conseil japonais de Fou-Tcheou aura demandé au gouvernement chinois le rapatriement de ces insulaires.

Cependant les habitants des îles Lieou-Tcheou ont conservé quelques sympathies pour la Chine, peut être celle que le faible aime à se ménager auprès d'un ami puissant. Car pendant notre séjour à Fou-Tcheou, j'ai appris qu'il y a peu de mois une députation d'Okinawa était venue remettre au vice-roi de Fo-Kien une pétition signifiant : n'abandonnez pas vos fidèles vassaux ; délivrez-les à jamais des japonais. Ce pauvre Ô-Sama (roi Sho-Tai) voit la fin de son pouvoir arriver, et il se réclame de sa fidélité vainement auprès du gouvernement chinois, qui paraît, d'après les nouvelles les plus récentes, décidé à rester en paix avec le Japon.

Il est vrai que la rébellion qui occupe à Kiusiu (Kyushu) toutes les forces du gouvernement japonais, aurait rendu facile toute intervention chinoise : mais les démêlées avec l'Espagne, et la crainte d'actes d'hostilités venant de Manille retiendront bon gré mal gré

l'exécution de ce désir, si tant est que les chinois l'aient. Dans cette circonstance, il eut été facile à la Chine de jeter 8 000 à 10 000 soldats à Okinawa, au moyen de 8 à 10 canonnières ou transports tenus armés dans la rivière Min.

Le samedi 15, sept officiers et moi sommes descendus à terre à 10 heures du matin, au milieu d'un grand concours de population. Le Naï-Musho devait nous accompagner en can-go (chaise à porteur japonaise, faite de bambou à l'exception du lourd bâton rond qui la supporte) jusqu'à la capitale ; et nous tous avons préféré faire les 4 kilomètres à pied.

L'aspect des rues de Nasa (Naha) est singulier et n'a rien de japonais. Les rues, à part celles qui environnent le marché, qui a lieu en plein vent sur une place, sont larges et droites. Les maisons bâties à la chinoise et meublées à la japonaise, sont presque toutes recouvertes de toitures en tuiles et entourées d'un mur de pierres madréporiques surmonté d'une haie de plantes à fleurs ou de figuiers banians, aux racines bizarrement enchevêtrées.

La route que nous suivions conduisait à la capitale ; elle était pavée jusqu'à ce point avec des quartiers de madrépore qui rendait la marche assez fatigante. Au sortir de la ville de Naha, dont la population s'élève à 12 000 âmes, nous laissions à notre gauche de vastes salines, toujours en activité et nous apercevions la rade sur laquelle le Laclocherie paraissait gigantesque. La petite ville de Toumaï (Tomari), composée d'assez belles maisons entourées de jardins, restait bientôt derrière nous, et nous nous engagions sous une allée de beaux arbres au feuillage vert clair à peine naissant et couverts d'énormes fleurs d'un rouge pourpre.

L'effet de ces fleurs, la forme tourmentée des branches de ces arbres, la sombre verdure de magnifiques pins qui ombrageaient le temple de Son-ngen-djé, au dessous desquels on apercevait les rizières et les champs de patates douces, formaient un paysage féerique, éclairée par les rayons ardents d'un beau soleil.

Ce temple entouré de hautes murailles, est construit et décoré à la chinoise. On y entre par 5 portes percées dans le sombre et épais mur qui borde la route. Ces portes indiquent qu'un cérémonial rigoureux devait être observé ; et en effet c'est là que les ambassadeurs chinois étaient reçus et résidaient. On arrive à une première salle par des gradins en pierre. Cette salle vaste est assez mal entretenue et peinte de fresques représentant des arbres, des fleurs, et des sujets allégoriques. Le sol est carrelé, ainsi que la cour qui conduit au temple. Le temple n'a rien de particulier. Il est sous la garde d'un bonze qui occupe le logement affecté aux hôtes chinois.

La route au-delà de ce temple serpente, agréablement ombragée par des pins plantés de chaque côté, au milieu de rizières et de champs de patates douces. Les petits espaces de terrain sont de ci et de là consacrés à des légumes et à des plants de tabac. Le terrain est très mouvementé, et de chaque côté nous laissons des collines verdoyantes, entre lesquelles on aperçoit de charmantes vallées. Nous nous élevons graduellement, et la mer s'apercevait dans l'ouest et même dans l'est de l'île.

Au Japon, la mer eut été recouverte de barques de pêche. Il n'en est rien ici. Car à part quelques jonques destinées au cabotage, il n'existe que de toutes petites pirogues creusées dans un tronc d'arbre et servant à aller pêcher dans les bancs de coraux. Il est singulier qu'à une aussi petite distance du Japon cette industrie soit si mal outillée et délaissée.

Nous rencontrions sur notre route des files de chevaux, petits, élégants de formes et portant de légers fardeaux. Ils appartiennent à une race pleine de feu. Le Naï-Musho nous disait qu'avec 150 francs on pouvait se procurer ce qu'il y avait de plus beau.

Après avoir gravi une pente assez raide, la route s'élargissait à 12 ou 14 mètres, et des maisons entourées toujours de murs, commençaient à la border. Un arc de triomphe de style chinois, laissait trois passages et se dressait devant nous. Le second du Naï-Musho qui l'avait devancé à ce point nous attendait avec quelques fonctionnaires du palais du roi.

Nous étions invités à nous reposer dans une maison voisine, où probablement on nous faisait attendre l'heure convenue pour notre réception au palais.

Au bout d'une demi-heure, nous nous remettions en route, et quelques minutes après nous passions sous un 2^{ème} arc de triomphe. De grands murs de pierre s'élevaient sur notre droite et se prolongeaient devant nous à droite de la route à une grande distance. C'étaient les murs du palais et de ses jardins qui couronnent un plateau d'où l'on domine la mer.

Une rampe à larges gradins, une première porte gardée par des lions de pierre, une deuxième porte surmontée d'une maison de guet, nous conduisaient à une cour de moyenne grandeur entourée de murs hauts de 10 mètres sur 3 de côtés. La quatrième face était fermée par un bâtiment à étages disproportionnés revêtus de planches noircies par le temps. A sa gauche s'étendait une terrasse d'où l'on jouissait d'un des plus beaux points de vue que je connaisse.

Nous pénétrions par une des portes de cette quatrième face dans une vaste cour carrelée, et devant nous s'offrait un temple de construction japonaise. Ce soubassement circonflexe qui forme auvent au dessus de la porte principale lui donnait évidemment un caractère japonais : mais dans beaucoup d'autres détails extérieurs, l'art chinois prenait sa place. De lourds bâtiments fermaient la cour à droite ; et à gauche une salle élevée entièrement ouverte sur la cour, et garnie d'une centaine de serviteurs ou fonctionnaires, nous indiquaient que là était le lieu où nous allions être reçus.

Cette salle meublée mi partie à la japonaise, et ornée de fresques et de peintures à la chinoise, s'appelait la salle aux hautes fenêtres pour respirer l'air frais ; telle était la signification de 4 gros caractères dorés se projetant sur le panneau rouge d'un grand cadre. Des fauteuils en bois étaient rangés autour des tables et des pipes avec le reste de l'attirail du fumeur japonais y étaient disposées à notre intention.

On me fait asseoir à la place d'honneur ayant à ma gauche le Naï-Musho, séparé de moi par un fauteuil vide. Les officiers et aspirants prenaient place aux autres tables. Pendant que tous les serviteurs du palais, debout ou accroupis vers l'entrée de la salle, nous examinaient attentivement, nous pouvions remarquer que pour la circonstance on avait sorti et entouré les trois faces de la salle de beaux paravents japonais, à fond d'or avec jolies peintures chinoises sur l'un et japonaises sur l'autre. Des grues dessinées sur les murailles volaient tout autour de la salle.

Un mouvement se fit parmi les curieux indigènes, et un vieillard s'avança vers nous en nous saluant. Il salua aussi, mais avec gravité, le Naï-Musho ; puis il se retirait à l'écart. J'allai alors au-devant de lui et le prenant par le bras, je le fis asseoir entre le Naï-Musho et moi. Pendant ce temps le Naï-Musho était curieux à observer. Il prenait un petit air dégagé et dédaigneux vis-à-vis de ce haut fonctionnaire de la cour, qui était le 2^{ème} Mono-Busho.

Il nous répétait ses paroles ; et pour transmettre les nôtres il se servait d'un fonctionnaire intermédiaire qui les répétait au Mono-Busho. Ainsi le veut l'étiquette orientale. On nous servit quelques gâteaux excellents et du thé détestable. J'envoyai ma carte au roi avec mes compliments et ceux de tous les officiers. Il me fit répondre par le Mono-Busho, et par un interprète parlant un peu l'anglais, des paroles de remerciements. Il nous enverrait le lendemain quelques provisions fraîches pour l'équipage. La liste m'était donnée à l'avance, et témoignait de la largesse de l'Ô-Sama (roi Sho-Taï). L'équipage eut de quoi faire un excellent et succulent repas. Œufs, poulets, petits oignons et patates ; tout y passa en un repas que je fis arroser pour conserver un bon souvenir de ce beau pays.

Le roi ayant témoigné ses regrets de ne pouvoir nous recevoir, par raison de santé, j'invitai le Mono-Busho à venir visiter le Laclocheterie accompagné de notables. L'offre fut acceptée avec plaisir. On nous accorda aussi l'autorisation de faire photographier le lendemain par monsieur Revertégat le palais et une vue de la capitale. Il fut accueilli avec

les officiers qui l'accompagnaient avec beaucoup d'attention. On fût très aimable. Mais la présence du sous Naï-Musho et de deux policemen, qui furent très utiles aux photographes, gênaient certainement ces bons Lieou-tcheouens.

Nous sortîmes du palais, et descendîmes dans le beau parc situé en dehors, et dans lequel se trouvent une pièce d'eau, le temple de l'Ô-Sama (roi Sho-Taï) et des jardins réservés. Un bois de cycas à troncs tourmentés excita notre étonnement.

Le temple n'a rien de remarquable. Il commence à être décrépit et contraste avec la végétation luxuriante. Nous traversions une rue de belles maisons du pays, le marché où grouillait une sale population, et nous rentrions enchantés à Naha, en suivant le même chemin. En descendant de la hauteur, nous apercevions les casernes que le gouvernement japonais a fait construire, et qui pourront loger 150 à 200 soldats japonais.

Le lendemain à 10 heures du matin j'envoyais le canot à vapeur et un canot chercher au port de Nasa (Naha) les hauts personnages de la cour qui devaient visiter le Laclocheterie. Deux Mono-Busho étaient venus, avec quelques fonctionnaires et notables de la capitale. On m'avait aussi demandé l'autorisation de laisser venir à bord des officiers de police et des soldats, comme visiteurs. Le Naï-Musho qui s'était demandé à plusieurs reprises si oui ou non, il ferait l'honneur à ces personnages de les accompagner à bord, s'était résolu à la négative le matin même. Il n'avait probablement pas trouvé cette démarche convenable pour sa position....élevée !

La visite a vivement intéressé tout ce monde, et ils étaient ébahis de tout ce qu'ils voyaient. Quelques tours faits surtout au gymnase les ont frappés. Quand au vieux Mono-Busho et à ses suivants, personne n'a osé tirer un coup de revolver. J'ai fait tirer un coup de canon à ce vieillard, qui a été tout étourdi d'une si grande hardiesse, due à l'action de ma main sur la sienne.

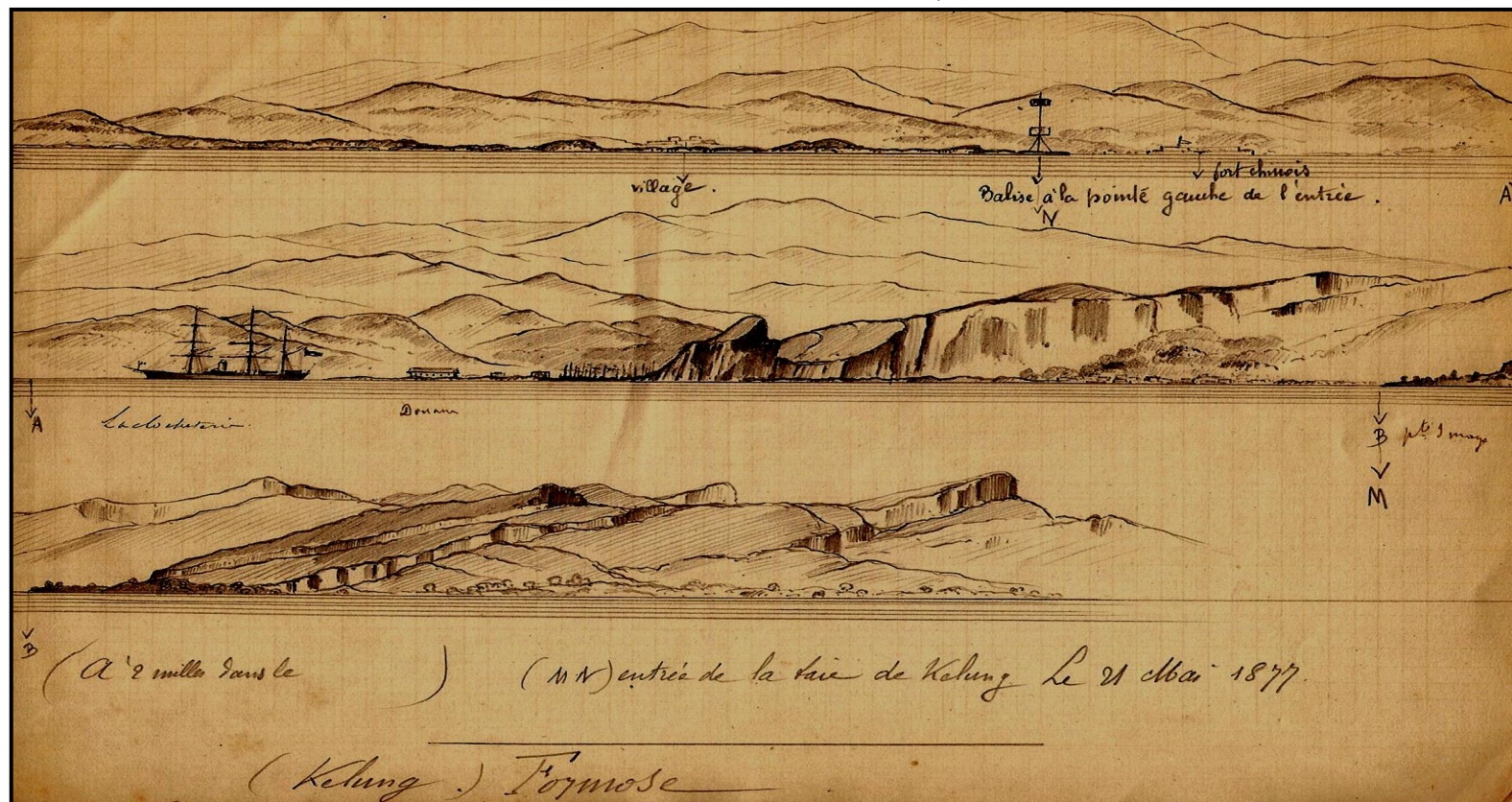
Ils sont tous descendus enchantés à terre ; et j'ai fait offrir au roi une caisse de vivres formée d'un spécimen de chaque espèce que je possédais à bord. Le présent était accompagné de chocolat pour les enfants, et de savons à main pour les dames du harem. Le japonais m'a assuré que la cour avait dû probablement être pleinement satisfaite à la réception de cette caisse.

Le plus grand désir des deux fonctionnaires japonais serait de pouvoir aller à l'exposition universelle de 1878 à Paris. Il n'est donc point dans le monde entier un endroit reculé où l'influence pacifique de ces grandes luttes de travail ne se fasse heureusement sentir.

Nous quittons Naha de très bonne heure le 18 mai 1877, et le Naï-Musho que son état maladif avait empêché de venir à bord la veille avec son second, venait me présenter ses compliments avant mon départ. Le roi envoyait aussi une barque portant son pavillon ; mais engagé dans les passes nous ne l'avons pas attendue.

Le 20 mai 1877 à 10 heures du matin nous arrivions sur rade de Kelung (Formose) ».

**Croquis des côtes de Kelung à l'arrivée à Formose du
Laclocheterie et Photographies d'époque de la visite
diplomatique d'Henri Rjeunier dans l'île des Ryükyü :**



Après le départ de Naha – îles Ryūkyū- entrée du *Laclocheterie* dans la baie de Kelung (Formose), le 21 mai 1877. On remarque sur le croquis des relevés des côtes du *Laclocheterie* et sa position dans l'espace.



« Environs du Palais de l'Ô-Sama (roi Sho-Taï à Tsouri »
 Laclocheterie - 1877

Le capitaine de vaisseau Henri Rjeunier commandant du *Laclocheterie* avait chargé l'enseigne de vaisseau Jules Revertégat de prendre des photographies pendant toute la campagne diplomatique de 1875/1878 en Extrême-Orient. Cette photo exceptionnelle et unique d'époque ci-dessus, prise en 1877, est intitulée :

« *Environs du Palais de l'Ô-Sama (roi Sho-Taï) à Tsouri* ».

Ce fabuleux cliché photographique exclusif servira plus tard d'illustration dans le livre « *Le Tour du Monde* », parue en 1882, sous la forme d'une gravure intitulée : *Château royal des Lou-Tchou - La Porte de l'Heure* -, ci-dessous, tirée d'un dessin signé de l'artiste G. Vuillier. Au 1^{er} plan de la photographie originale du haut, un Can-go, chaise à porteur japonaise.



Château Royal des Lou-Tchou – La Porte de l'Heure –
Dessin de G. Vuillier, d'après la photo originale en page précédente.



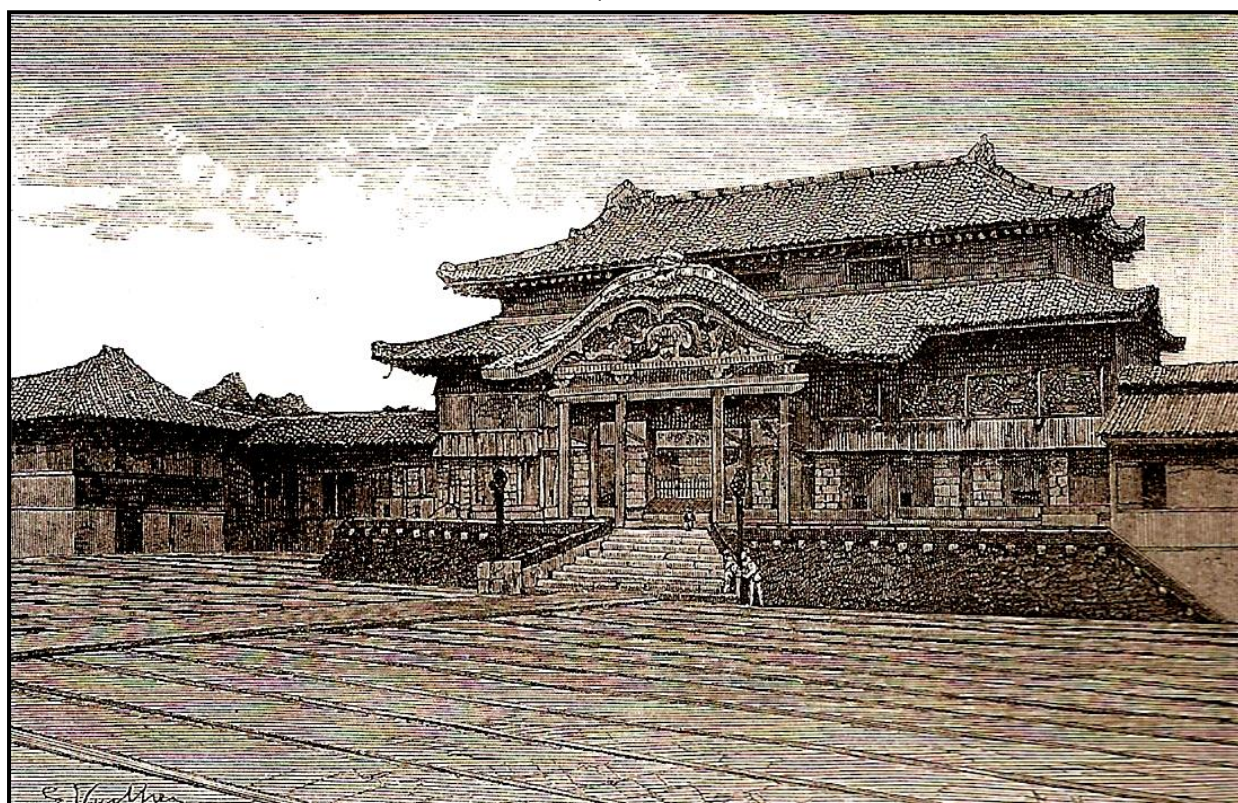
Cette photographie aussi exceptionnelle et unique d'époque prise, en 1877, par l'enseigne de vaisseau Jules, Joseph, Gabriel Revertégat du croiseur *Laclocheterie* commandé par le capitaine de vaisseau Henri Reunier est intitulée :

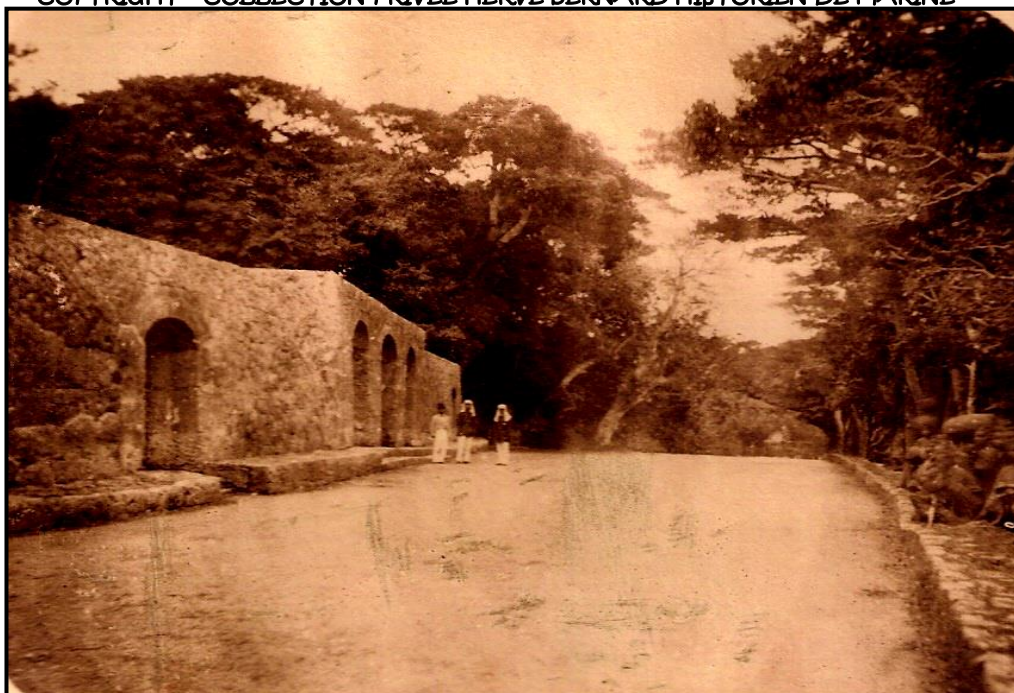
« *Temple dans la cour du Palais de l'Ô-Sama (roi Sho-Taï)* ».

Elle servira d'illustration au « Tour du Monde » parue en 1882. La gravure, ci-dessous, extraite du dessin de l'artiste G. Vuilliez, porte pour titre :

« *Le Château Royal à Shiuri* ».

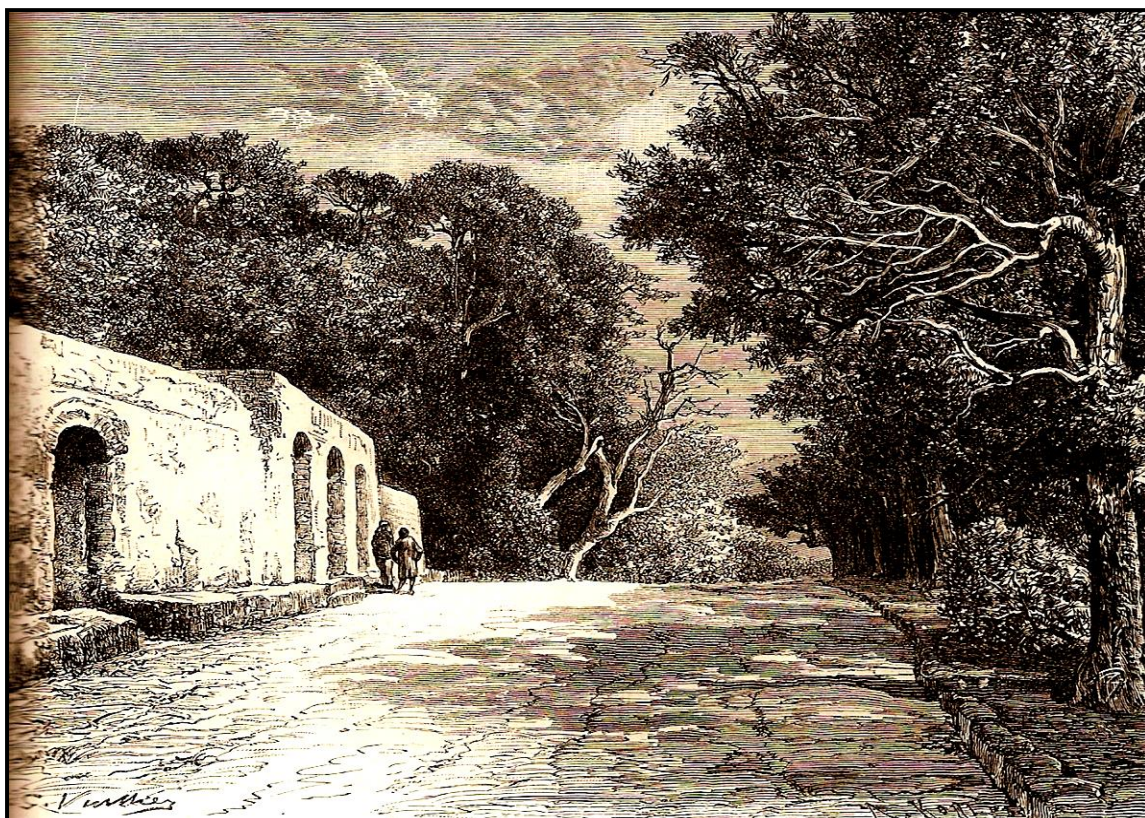
On peut aisément remarquer le report des trois personnages de droite qui sont identiques au modèle.





Photographie unique et exceptionnelle prise, en mai 1877, par l'enseigne de vaisseau Jules Revertégat, du croiseur de 2^{ème} classe *Laclocheterie* commandé par le capitaine de vaisseau Henri Rjeunier. Ce cliché est intitulé de la main de Rjeunier : « *Route de Tchouri, capitale des îles Leou-Tchou* » - à l'époque, plusieurs orthographes pour un même lieu - . A gauche deux officiers de marine du *Laclocheterie* composant l'escorte et l'État-major du capitaine de vaisseau Henri Rjeunier.

Ci-dessous, la réplique parue dans « *Le Tour du Monde* », en 1882 intitulée : Sinfougi. – Une route aux Lou-Chou. – Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie de M. J. Revertégat.



Un présent personnel au commandant Rieunier par des membres dirigeants de l'entourage du roi Sho-Taï, lors de sa visite dans l'archipel, en mai 1877.

13

Mouillage de Niigata.

Entrée de la rivière.

3.45° Est
feu.

creux dans les montagnes du second plan
 plage de Jalle (banc) pas de point spécial pour débarquer
 le 28 juillet 1877.

Croiseur de 2ème Classe Laclocheterie :

Mouillage de Niigata, le 28 juillet 1877.

28 juillet 77 Niigata.

Entrée de la rivière 230 milles au NNE de Niigata
 N 65° Est

cap. Kadotayama
 à 20' au N 79° Est

coll. Yahikayama
 S 86° Est

Entrée de Niigata sur la 150
 à 35 milles.

vue n° 15.

(Ile Jado)

Le 30 juillet 1877

à 1/2 mille
 Siza Rock
 S 43° E S 61°

S 8° E Siza Rock
 à 10 milles 6 h 50'

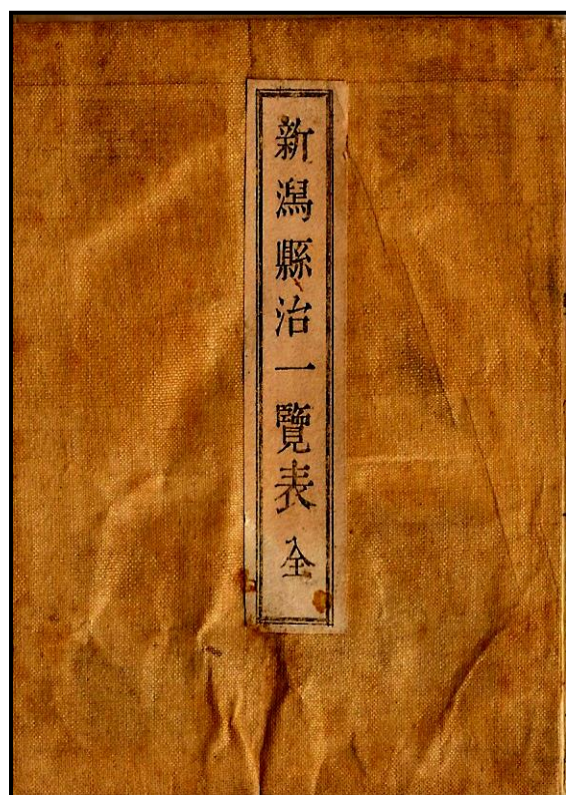
(16) Le 30 juillet

Le 30 juillet 1877

8 h du matin Pointe Gasaki à l'ouest à 7 milles

N 15° Est (à 27 milles de la) Cap Hatamura
 vue n° 17. y b' m du 28 Le 30

Rieunier de nous préciser : Il est vrai que ce point est bien peu visité ; car depuis 6 ans, il n'est venu que deux navires de guerre français et un américain. Le mouillage de Niigata n'étant pas sûr pendant l'automne et l'hiver, c'est plutôt au mouillage d'Yébisa, dans la baie Minato-Mat, au nord de l'île Sado que mouillaient les navires.



offert par m^r Nambu
Le gouverneur du Ken de
Niigata. 6 26 juillet 1877.

Henri Rieunier note en lettres bleues sur le petit carnet, ci-dessus à gauche, à l'intérieur en le dépliant - une carte de grand format et de l'autre, au verso, un tableau en lettres japonaises - : « Offert par Mr Nambu le gouverneur du Ken de Niigata (de nos jours Niigata). Le 26 juillet 1877 ». Page suivante, un extrait de la carte géographique avec une mention de Henri Rieunier, toujours au crayon bleu : « Aïka, mines d'or et d'argent ».

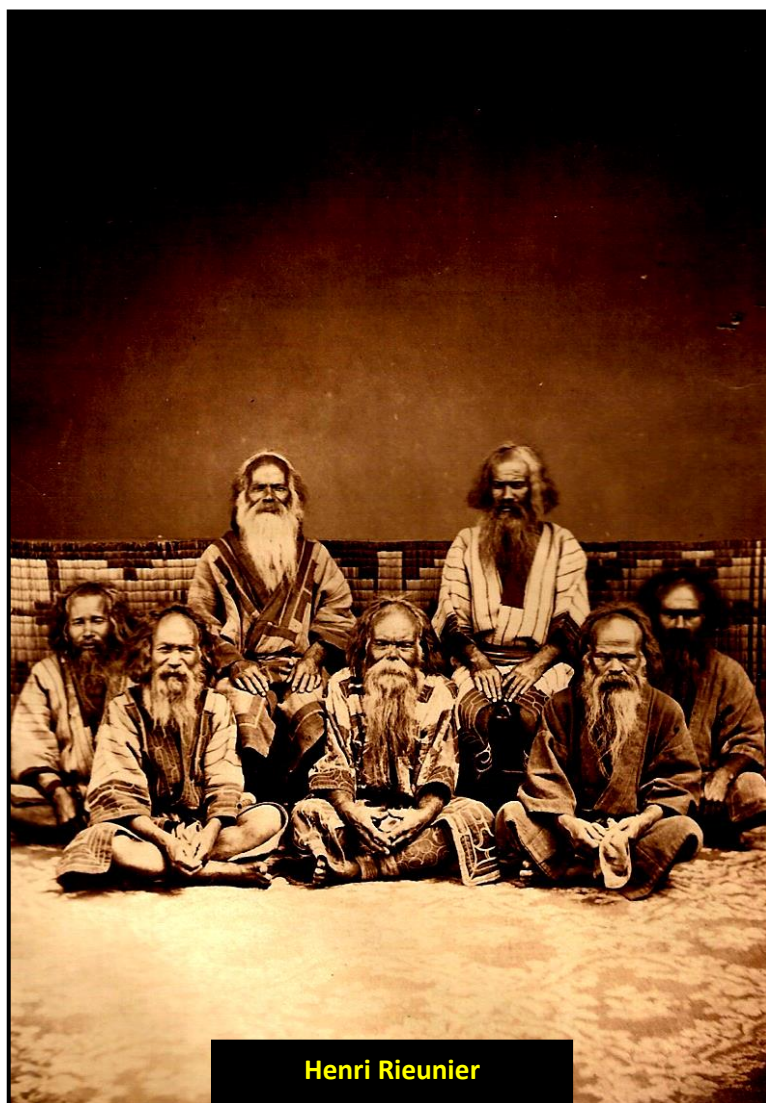


Henri Rieunier assistera avec plusieurs officiers et la compagnie de débarquement, le 15 août 1877, à la cérémonie de consécration de l'église catholique d'Hakodate sous le vocable de l'Immaculée Conception et à la messe qui a suivi. L'église était envahie de curieux japonais parmi lesquels se trouvaient des notables et le gouverneur lui-même ; Le vice-amiral anglais Ryder avait tenu à assister à la cérémonie accompagné d'un aide de camp, ainsi que le consul anglais, chargé de nos intérêts. L'amiral avait eu la gentillesse de prêter sa musique au père Marin pour donner plus d'éclat à la cérémonie qui s'est parfaitement passée. Lors de cette célébration, 200 catholiques japonais occupaient les premiers rangs dans la nef, à côté de 40 de mes hommes sans armes. L'amiral Ryder m'a félicité de la tenue et de la manière dont ont manœuvré les hommes de la compagnie de débarquement. Les deux missionnaires ont été très sensibles à ce témoignage d'intérêt porté à leur œuvre, et ils m'ont vivement remercié à plusieurs reprises.

Dans l'île d'Yéso, à Hakodate rencontre d'Henri Rieunier avec les Aïnos, une peuplade pacifique de chasseurs d'ours d'hommes barbus et de femmes au visage tatoué d'une affreuse moustache. Leur dieu *Kamu* regroupait pêle-mêle l'ours, le soleil, le vent et l'océan.

Je vous renvoie tout nos vœux de bon
soir pour vous, Madame & Mesdemoiselles
Rieunier, je vous prie, Bien-àl, de
vouloir bien agréer la sincère expression
de mon très-affectueux dévouement & de mes
profonds hommages J. Revertégat

J. Revertégat écrit une lettre à Henri Rieunier qui est maintenant amiral. Cette lettre prouve qu'ils avaient dû se rencontrer, par la suite de leurs carrières respectives, dans un contexte plus familial qu'à « Bord », en service.



Henri Rieunier

Types d'homme Aïnos.

Hakodate.



Henri Rieunier : Types de femmes Aïnos, île d'Yéso, juillet 1876 - H.M.S. Audacious, avril 1876.

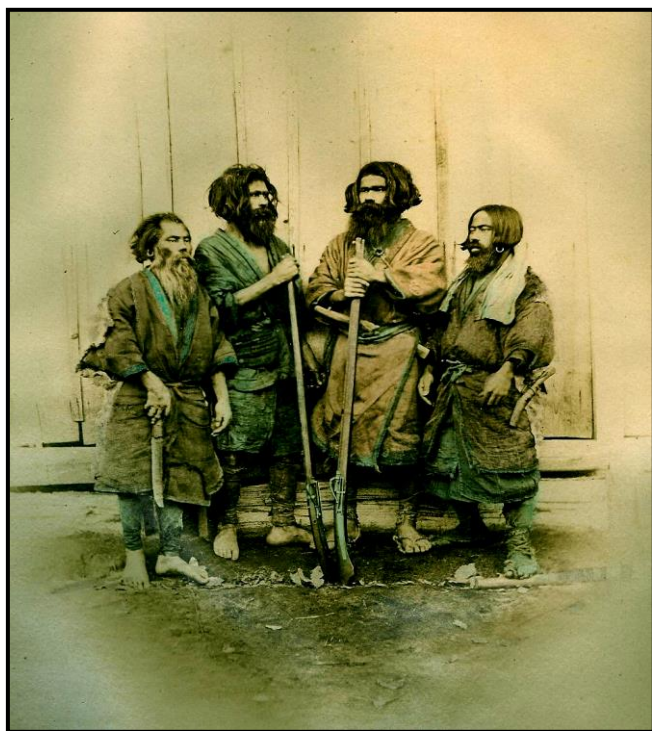
Lettre écrite, le 9 avril 1876, par l'amiral Ryder sur le navire amiral de l'US Navy : - H.M.S. Audacious - à Henri Rieunier - Mer du Japon.



H.M.S. AUDACIOUS.

9th April 1876.

The Committee of the Royal Naval Regatta present their compliments to Captain Rieunier and the Officers of the French Corvette "Laclocheterie" and beg to enclose a Programme of the Regatta to be held on the 17th & 18th Instant. Certain Races mentioned in the Programme are open to the Boats of foreign Men of War, and if any Boats of the "Laclocheterie" wish to compete, The Committee will be very glad to receive the Entries to be addressed to Captain Blount of the "Audacious" not later than Wednesday evening.

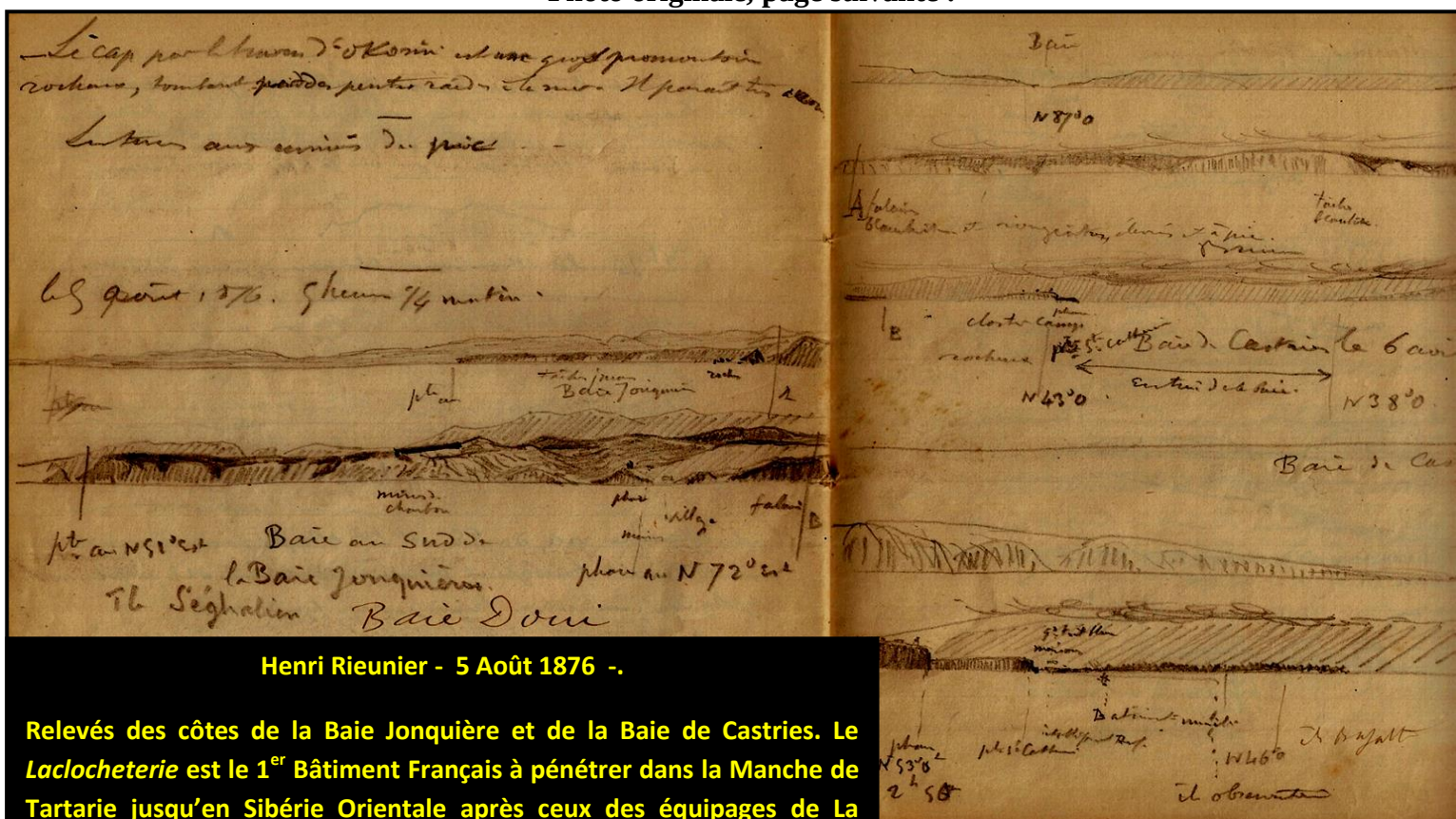


Henri Rieunier : Types d'hommes Aïnos, Hakodate, île d'Yezo.

Tombeaux dans la Baie de Castries, gravure sur acier, d'après le dessin de Jules Boilly.

Au point le plus éloigné de sa mission, en août 1876, Henri Rieunier jeta l'ancre en Russie, à Vladivostok, dans la Baie d'Olga, dans la Baie de Castries sur la Côte de la Manche de Tartarie (explorée par La Pérouse) et au port d'Alexandrovsk. Il verra dans cette contrée, les habitants dans des huttes de Giliak, en peau de bouleau.

Photo originale, page suivante :



Henri Rieunier - 5 Août 1876 -.

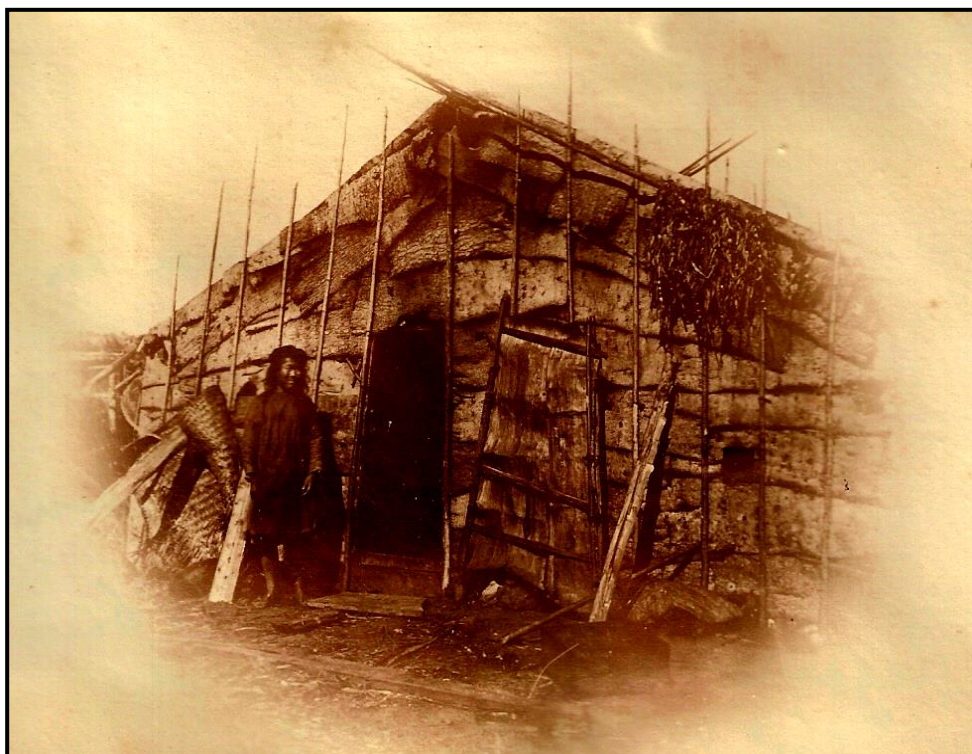
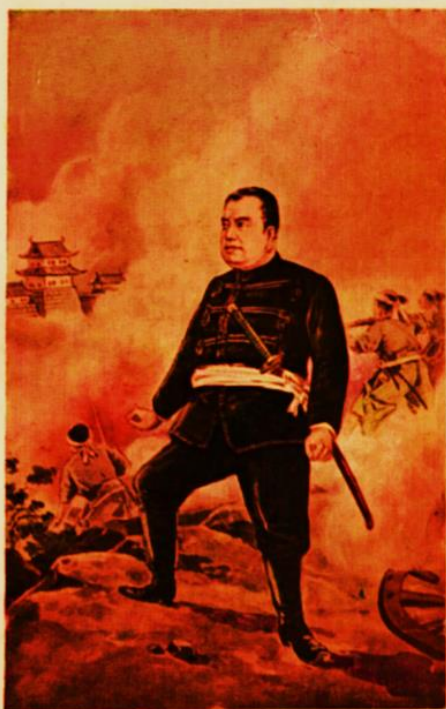
Relevés des côtes de la Baie Jonquière et de la Baie de Castries. Le *Laclocheterie* est le 1^{er} Bâtiment Français à pénétrer dans la Manche de Tartarie jusqu'en Sibérie Orientale après ceux des équipages de La Pérouse, au XVIII^{ème} Siècle.



Sibérie orientale : vue d'Alexandrovsk, Manche de Tartarie, Baie de Castries. 10 août 1876.

Maison du télégraphe au 1^{er} plan, et du gros major au 2^{ème}, vers la pointe.

▼大西郷▲(其八)西南戦争、西郷隆盛翁孤軍奮闘城山の最期(経業生)
時は明治十年である西郷翁は鹿児島士学校生徒の爆發と共に遂に薩の健兒を卒へて新政の旗を舉
げ一舉熊本城に迫つて平和論者の參議諸公を顔色なからしめたが後利あらずして城山の露と消え
てしまつた。
當時の詩に
百戰無功半
歳問幸得返
家山向死如
笑客洞中墓
仙客洞中墓
響盡閑日

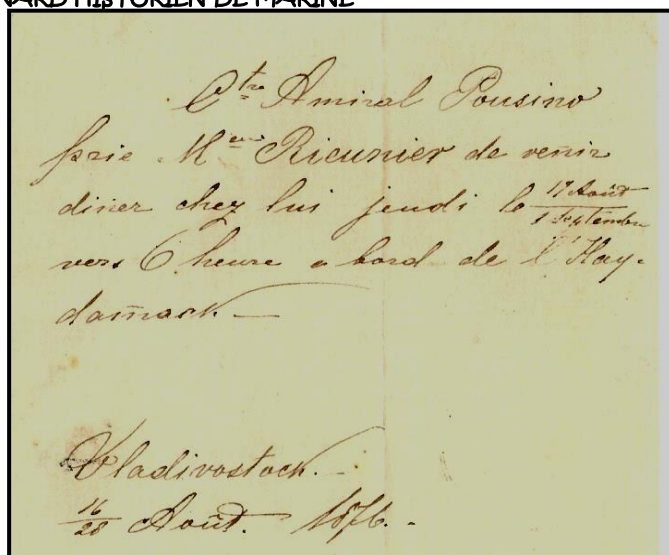
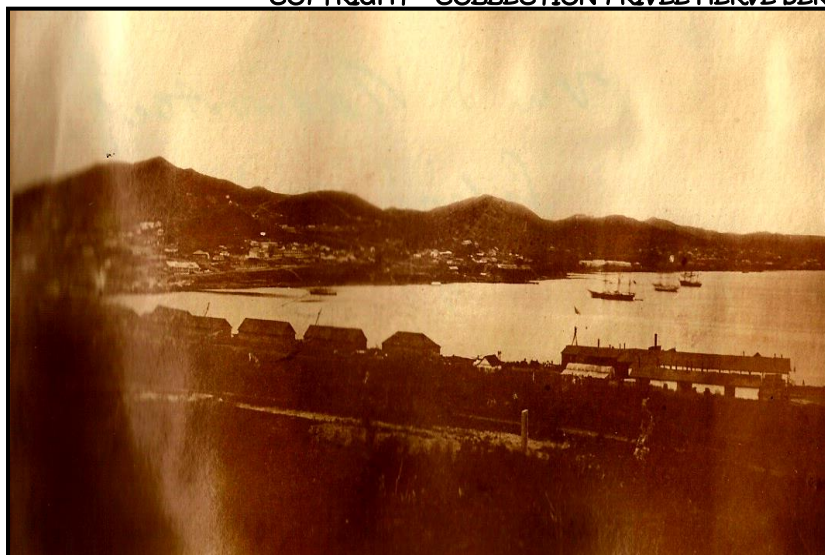


Hutte de Giliak, en peau de bouleau.

Baie de Castries, 10 août 1876.

Laclocheterie.

Dans une correspondance, le 9 octobre 1877, Henri Rieunier rendit compte au gouvernement français, depuis Nagasaki, de la fin de l'insurrection du clan de Satsuma et de leur chef Takamori Saïgo.



« Ville et Port de Vladivostok - Revertégat , enseigne de vaisseau , fait », mentions de Henri Rieunier.
Invitation à dîner d'Henri Rieunier par l'Amiral Pousino - à bord de son navire-amiral de la Flotte Impériale de
Russie du Pacifique et des Côtes Asiatiques - dans le Port de Vladivostok, août 1876. Le *Laclocheterie* est le 1^{er}
bâtiment au centre de la photo.

Henri Rieunier rendit compte, de façon détaillée, et suivit avec attention l'insurrection du clan de de Satsuma et des troupes de Takamori Saïgo, et annonça aux autorités françaises, depuis Nagasaki, la fin de la guerre civile et la victoire finale des Impériaux. La cause du mouvement insurrectionnel avait été, sans nul doute, le mécontentement causé par les mesures qui avaient privé les samouraïs du droit de porter leurs sabres et qui les avaient dépouillés d'une partie de leurs pensions. D'après les manifestes qu'ils avaient publiés, les rebelles appartenaient aux parties appelées « Chimpu » et « Joï » qui s'étaient attachées aux anciens usages qui voulaient le retour à la féodalité et étaient toujours hostiles aux étrangers. Le régime nouveau leur était odieux et restait associé dans leur esprit à l'abolition des pensions, l'élévation des impôts et l'introduction des coutumes étrangères. La correspondance d'Henri Rieunier nous a été conservée, de Nagasaki le 9 octobre 1877, il écrit :

« J'ai l'honneur de vous annoncer que nous sommes arrivés à Nagasaki le vendredi 5, après une traversée généralement favorisée par de légères brises de l'arrière ou du calme, de 74 heures.

La *Surprise* avait quitté ce port le samedi 29 septembre ; et nous n'avons trouvé sur rade que le *Fly*, canonnière anglaise venue de Tchefou, et l'avisio américain le *Ranger*.

L'*Audacious* avait rallié Hongkong, et l'amiral Ryder a eu le malheur d'apprendre ici par le télégraphe la perte de son fils unique.

Ce jeune homme de vingt et quelques années venait de rentrer en Angleterre depuis peu de semaines, et se trouvait à Kobe auprès de son père au commencement de cette année.

La malle de San Francisco à Yokohama ayant eu une très rude traversée, a éprouvé du retard. Aussi le pilote Smith n'arrivera que cette nuit. Nous quitterons Nagasaki demain, directement pour Kobe.

Monseigneur Petitjean, évêque apostolique du Japon occidental, est en visite depuis 15 jours, chez monseigneur Laucaigne ; il rallie Kobe à la fin de la semaine, et n'a pas accepté l'offre que je lui faisais de le conduire dans ce port. Les affaires ne seront pas, à son regret, terminées pour le jour de son départ.

Cet évêque a fixé sa résidence à Osaka ; il a amené avec lui quelques séminaristes, et je pense que le succès de leurs travaux s'en ressentira favorablement.

Monsieur Flowers, consul anglais, part à la fin du mois pour prendre le poste de Kobe que laisse monsieur Annesley. Ce dernier va, dit-on, en congé en Angleterre ; mais pour mieux dire, il est disgracié à cause de la situation dans laquelle il se trouve à Kobe et que vous n'ignorez pas.

C'est le consul de Niigata, monsieur Troup, fonctionnaire très complaisant que j'ai eu l'occasion de voir à mon passage dans ce port, qui vient à Nagasaki, et un des employés d'Yokohama ira à Niigata.

Le manque d'argent ralentit l'achèvement du bassin de Nagasaki construit par monsieur Florent. Trois mois sont nécessaires encore pour terminer la maçonnerie qui tient les portes et 5 à 6 mois pour déblayer le chenal vers la rade. Les matériaux de la porte sont arrivés : mais au dire de monsieur Florent, ce sont des fournitures détestables, et j'ai pu en juger en voyant les tôles formant la quille rompue en deux. Il y a eu des pots de vin à l'occasion de la concession de la construction de cette porte en Angleterre, et il est toutefois à désirer que le beau travail de notre compatriote n'éprouve pas de discrédit à cette occasion.

La guerre civile est terminée. Takamori Saïgo* ne pouvait plus tenir, et avait renvoyé ses partisans. Il aurait voulu passer à Sikok (Shikoku) où il y a beaucoup de mécontents : mais cerné sur une montagne isolée avec 400 de ses partisans, par 7000 impériaux qui les ont traqués comme des bêtes fauves, et bombardés à outrance, il a péri avec ses plus fidèles serviteurs. On dit que Takamori Saïgo déjà aux mains de soldats impériaux qui le garrotaient, avait été, selon ses instructions, décapité par les siens, avant qu'on ait pu l'enlever vivant. Takamori Saïgo a été si vite surpris qu'il n'a pas eu le temps de se brûler la cervelle.

Sa tête, celle de Kirino et plusieurs autres chefs ont été envoyés à Yédo (Tokyo), comme preuve de la fin de la rébellion. Cet usage barbare montre quelle haine s'étaient voués les combattants. Ce serait le 2 ou le 3 octobre que les têtes seraient parties pour la capitale.

En ce moment, le gouvernement est arrivé à la période de la vengeance froide et systématique. Les exécutions des chefs secondaires ont lieu dans la prison de Nagasaki.

Oyama, le sous-préfet de Kagosima (Kagoshima), homme très estimé, vient d'être décapité dans la prison ; et va continuer pour d'autres.

La ville est dans la stupeur. On aurait désiré voir plus de générosité chez le gouvernement qui se montre implacable.

Takamori Saïgo est tellement regretté, qu'on ne veut pas croire à sa mort, certaine cependant. Nagasaki n'a presque plus de troupes : mais il est parcouru par une foule de policemen en passage et venant de Kagosima.

L'état sanitaire (choléra) de la ville s'améliore selon les uns, et est stationnaire selon d'autres. La mortalité chez les européens est presque nulle, et peu forte parmi les japonais. Les quartiers infectés sont ceux les plus pauvres, ceux des coolies à charbon, etc. Je ne laisse descendre personne à terre, et la santé de l'équipage est bonne.

Le courrier d'hier nous apporte la nomination de Monsieur Simon au grade d'enseigne de vaisseau. Cet officier resterait avec plaisir dans la station. Je vous écris à ce sujet.

Le *Takawo-Maru*, vapeur qui a conduit le mikado à Kobe, est arrivé hier au soir du port de Chosan. Il a amené là l'ambassadeur du Japon qui se rend par terre à la capitale de la Corée.